

Zones de traduction. Pour une nouvelle littérature comparée d'Emily Apter

Patricia Godbout

La traduction omniprésente mais transparente. De la traduction en sciences humaines et sociales
Numéro 258, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84896ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godbout, P. (2016). Compte rendu de [*Zones de traduction. Pour une nouvelle littérature comparée d'Emily Apter*]. *Spirale*, (258), 37–38.

LES ZONES DE RÉFLEXION D'EMILY APTER

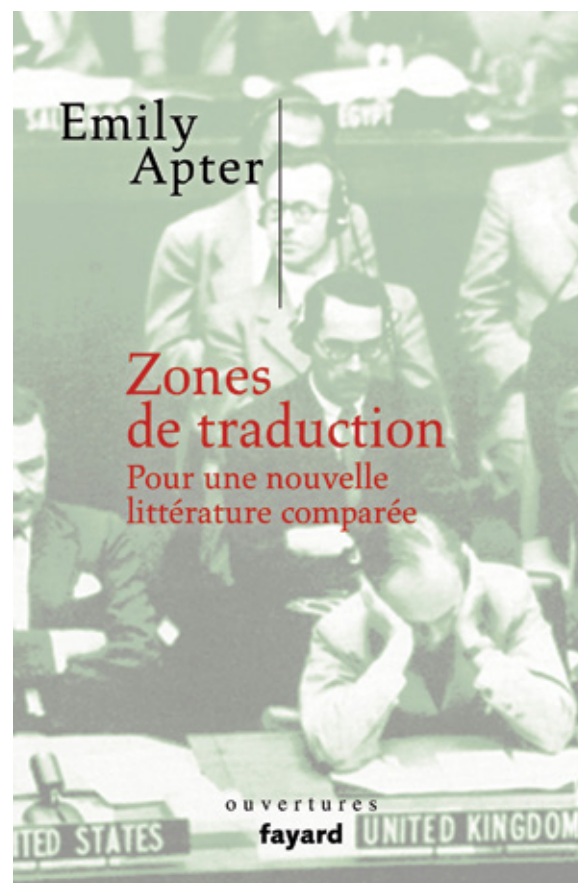
PAR PATRICIA GODBOUT

**ZONES DE TRADUCTION.
POUR UNE NOUVELLE LITTÉRATURE COMPARÉE**
d'Emily Apter, trad. Hélène Quiniou
Éditions Fayard, 2015, 416 p.

Dans *Zones de traduction. Pour une nouvelle littérature comparée*, Emily Apter mène une réflexion entre ces deux pôles que sont l'idée que « rien n'est traduisible » et celle que « tout est traduisible ». L'exploration du premier pôle la conduit à se pencher sur la nécessaire conciliation entre « la singularité de l'altérité intraduisible et la nécessité de traduire quand même. Faute de quoi, l'échec de la traduction devient un prétexte facile pour rester confiné dans son univers monolingue, avec un esprit de clocher assorti de bons sentiments sur la volonté de ne pas "métraduire" l'autre. Cet esprit de clocher est l'envers d'un mondialisme qui prétend tout traduire sans jamais sortir de chez soi ».

La « métraduction » peut en outre jouer divers rôles, notamment en contexte de guerre, comme l'explique Apter, qui donne l'exemple de l'après-11 septembre 2001, période durant laquelle sont apparues clairement les situations d'absence de traduction et de mauvaises traductions découlant de l'unilinguisme des services de renseignement américains ainsi que de leur inaptitude à traduire et à prendre en compte la nécessité de la traduction.

L'auteure se sert du mot « zone » qu'on retrouve dans son titre comme de sa « pierre de touche théorique », laquelle lui permet notamment de ne pas rester enfermée dans des frontières nationales et de s'intéresser aussi bien à la traduction entre petites nations et entre communautés linguistiques minoritaires qu'aux points de « césure culturelle » signalant « l'échec de la transmission ». Apter explore notamment l'idée d'intraduisibilité en lien avec la réalité de l'édition internationale qui favorise certains pays et certains types d'écriture. Elle donne à cet



égard l'exemple de « l'intraduisible » littérature algérienne dont les œuvres, pour diverses raisons, sont très peu diffusées sur la scène internationale et peu disponibles en langue anglaise.

Recenser *Zones de traduction* oblige à prendre en compte le temps écoulé entre la parution de l'ouvrage en version originale, *Translation zone : a new comparative literature*, en 2005,

et sa traduction française par Hélène Quiniou, parue chez Fayard dix ans plus tard. Il est en effet difficile de passer sous silence qu'Apter a fait paraître depuis un autre titre, *Against world literature : on the politics of untranslatability* (2013), et qu'elle a préfacé la version anglaise du *Vocabulaire européen des philosophies : dictionnaire des intraduisibles* (rédigé sous la direction de Barbara Cassin), dont elle a assumé, en collaboration, la révision. Travailler à la préparation de la traduction d'un dictionnaire des intraduisibles est tout à fait dans l'esprit des réflexions traductologiques menées par Apter depuis maintenant plus d'une décennie. On notera en outre que *Zones de traduction* a été publié chez Fayard sous la direction de Barbara Cassin et d'Alain Badiou. Apter consacre d'ailleurs quelques pages à certaines idées avancées par ce dernier sur le comparatisme et la traduction, laquelle s'apparenterait « dans son principe même à une écriture du désastre, une sorte de trou noir ou de vide de signification ».

LA TRADUCTION [...] S'APPARENTERAIT « DANS SON PRINCIPE MÊME À UNE ÉCRITURE DU DÉSASTRE, UNE SORTE DE TROU NOIR OU DE VIDE DE SIGNIFICATION ».

Pendant que les lecteurs francophones s'imprègnent des notions exposées par Apter dans *Zones de traduction*, l'auteure est passée, avec *Against world literature*, à une remise en question plus poussée des concepts de littérature mondiale et de littérature comparée. La dimension philosophique et philologique de son œuvre s'est également approfondie, comme en témoignent notamment les pages consacrées à Eric Auerbach et à sa volonté de tenir sur un même plan des notions opposées (tels l'historicisme et la théorie de la rédemption), résistant ainsi à la tentation de la synthèse hégélienne.

Lire Apter, tant en version originale qu'en traduction, s'avère très stimulant car son approche en évolution sur le devenir du comparatisme et de la traductologie est riche de nombreux enseignements. Les sujets potentiels de réflexion s'offrent au lecteur dès les premières pages de *Zones de traduction*, avec les « vingt thèses sur la traduction », parmi lesquelles on trouve : « La zone de traduction est une zone de guerre. » Cette dernière thèse contredit l'idée voulant que la traduction soit

vecteur de compréhension et de rapprochement. Autre thèse à méditer : « *La traduction, c'est Babel, une langue universelle universellement inintelligible.* » Apter se penche entre autres, à ce propos, sur ce qu'elle nomme « *Babel dans les Balkans* », et notamment sur un roman de l'auteur albanais Ismaïl Kadaré, *Le pont aux trois arches*, qui « *inscrit les guerres linguistiques dans un paysage de mésalliances politiques, de querelles sanguinaires et de traumatismes frontaliers* ». On le constate, les idées reçues sur la traduction se voient ici passablement bousculées.

Le tout-traduisible

L'antipode de l'idée classique voulant que rien ne soit (parfaitement) traduisible consiste à avancer que tout est traduisible, possibilité, écrit Apter, que la traductologie tend de plus en plus à explorer. « *Tout semble désormais traduisible grâce aux progrès de l'alphabétisation numérique. Les communications en ligne ont donné lieu à un nouveau marché linguistique où toutes les langues du monde entrent en conversation* », la prédominance de l'anglais se trouvant à la fois renforcée et contestée dans cette « *cacophonie babélique* ». L'émergence d'un anglais d'internet, ou *Netlish*, note-t-elle, maintient la prééminence de l'anglais tout en signalant l'embarras dans lequel se trouve cette langue dans son rapport tant à la technologie qu'aux autres langues.

Apter note que les contours des disciplines des humanités se trouvent déjà modifiés par l'impact des diverses formes de communication électronique. « *Il n'est pas impossible d'imaginer, écrit-elle, un temps relativement proche où les facultés débattront de l'opportunité de reconnaître les langues de programmation comme des branches légitimes de la littérature comparée.* »

La proposition d'Apter n'est ni de retourner à l'impératif de fidélité en traduction, sous-tendu par l'idée que rien n'est traduisible, ni d'adhérer à « *l'idéal de commensurabilité* » du « tout est traduisible » que semble faire miroiter, entre autres, le code commun du monde informatique. Son propos invite plutôt à repenser la littérature comparée en fondant celle-ci sur la traduction et à interroger sans cesse la manière dont la langue se pense elle-même dans un cadre théorique élargi. ■